

# Le rouleau compresseur de la théorie intégratrice

Réflexions sur la domination, l'émancipation et l'idée d'invariants sociaux chez Bernard Lahire.

Manuel Cervera-Marzal<sup>1</sup>, Mona Claro<sup>2</sup> et Bruno Frère<sup>3</sup>

## La synthèse « intégratrice » tant attendue

À regarder les sujets des thèses et la teneur des articles produits ces dernières années en sociologie, on a parfois le sentiment que les grands débats des années 1970-1980 sont dépassés. Le structuralisme, le constructivisme, l'individualisme méthodologique, les nouveaux mouvements sociaux ou encore la sociohistoire évoquent aujourd'hui des controverses qui paraissent révolues. Ils ne soulèvent plus les passions de naguère. On peut s'en réjouir, en soulignant que les sociologues sont parvenu-es à résoudre des querelles de chapelles qui ne faisaient pas avancer la connaissance et qui contraignaient les aspirant-es à se ranger derrière leurs maîtres pour espérer se faire une place dans la profession. On peut le déplorer, en pointant la faible vitalité de la sociologie d'aujourd'hui, son manque d'ambition et sa marginalisation voire sa stigmatisation, qui ont laissé le champ libre à des disciplines rivales, telles que l'économie, le management ou les neurosciences. Ce que la sociologie aurait gagné en rigueur empirique, elle l'aurait perdu en profondeur théorique. L'hyperspécialisation des objets et des approches aurait fait perdre de vue les grandes questions théoriques qui ont fait la solidité de la discipline<sup>4</sup>.

1. Chercheur qualifié FNRS à l'Université de Liège ; [mcerveramarzal@uliege.be](mailto:mcerveramarzal@uliege.be)

2. 2 Chargée de cours à l'Université de Liège ; [mona.claro@uliege.be](mailto:mona.claro@uliege.be)

3. Directeur de recherches FNRS à l'Université de Liège ; [bfrere@uliege.be](mailto:bfrere@uliege.be)

4. Nous remercions Arnaud Saint-Martin, Jérôme Lamy, Morgan Jouvenet, Julien Larrègue

Ce diagnostic d'hyperspécialisation croissante de la sociologie<sup>5</sup>, bien qu'il n'ait jamais été parfaitement établi<sup>6</sup>, est un leitmotiv du discours que les sociologues tiennent sur leur propre discipline. Ainsi, dans son *Esquisse pour une auto-analyse*, Bourdieu se remémore « *le sentiment de scandale* » qu'il avait éprouvé en 1970, lors du congrès mondial de sociologie de Varna, « *devant le morcellement des groupes de travail entre la sociologie de l'éducation, la sociologie de la culture et la sociologie des intellectuels, qui conduisait chacune de ses "spécialités" à abandonner à une autre les véritables principes explicatifs de ses objets* »<sup>7</sup>. En 2012, dans la conclusion de *Monde pluriel*, Bernard Lahire pointe à son tour la « *misère de l'hyperspécialisation* »<sup>8</sup> qui touche la discipline sociologique : il y a cinquante groupes thématiques à l'Association Française de Sociologie, ainsi qu'à l'American Sociological Association, fait remarquer l'auteur, avant d'affirmer qu'il « *suffit d'observer cette diversité* » pour « *prendre conscience de l'ampleur du problème et des dégâts potentiels* »<sup>9</sup>.

Au regard de la fragmentation – réelle ou supposée – de la discipline sociologique, le dernier ouvrage de Bernard Lahire a des allures d'OVNI. C'est avec curiosité et nostalgie que nous nous sommes tournés vers cet objet qui critique d'emblée, sous le patronage de Charles Wright Mills, la « *démision* » des sociologues qui, au nom de l'« *empirisme* »<sup>10</sup>, ont abandonné la recherche générale des structures du social. Pour user d'une formule éculée mais explicite, disons que ce livre est à la fois passionnant par les questions épistémologiques qu'il soulève et décevant par les réponses qu'il y apporte. La discussion que l'on propose ici laissera inévitablement dans l'ombre plusieurs aspects d'un ouvrage de presque mille pages. On se concentrera sur les aspects épistémologiques de ce livre : qu'est-ce que la sociologie ? A-t-elle vocation à établir des lois générales ? A-t-elle besoin d'un paradigme

pour leurs précieuses remarques sur les premières versions de ce texte.

5. Diagnostic que l'on retrouve dans beaucoup de disciplines, ainsi que l'avait montré Steven Shapin, dans « *Hyperprofessionalism and the Crisis of Readership in the History of Science* », *Isis*, vol. 96, n° 2, 2005, p. 238-243.
6. Shanyang Zhao, « *Realms, subfields, and perspectives: On the differentiation and fragmentation of sociology* », *The American Sociologist*, n° 24 1993, p. 5-14; Erin Leahyey et Ryan Reikowsky, « *Research Specialization and Collaboration Patterns in Sociology* », *Social Studies of Science*, vol. 38, n° 3, 2008, p. 425-440.
7. Pierre Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir, 2004, p. 89.
8. Bernard Lahire, *Monde pluriel*, Paris, Seuil, 2012, p. 304.
9. *Ibid.*, p. 308.
10. Bernard Lahire, *Les structures fondamentales des sociétés*, Paris, La Découverte, 2023, p. 290. Dans la suite de cet article, les références à l'ouvrage de Lahire seront indiquées dans le corps du texte (p. 290) et non en note de bas de page.

unificateur ? Nous passerons rapidement sur le résumé des principales thèses du livre et sur la restitution de sa logique interne. Priorité sera ici donnée à la discussion.

La difficulté, lorsqu'on s'apprête à discuter en quelques pages un tel livre, c'est qu'on sait d'emblée qu'on va commettre un nombre important de raccourcis et de simplifications qui ne rendront pas justice aux nuances dont l'auteur fait preuve au fil de sa démonstration. Bernard Lahire dit de ce livre qu'il s'agit du travail « *le plus risqué* » (p. 910) qu'il ait produit au cours de sa carrière. D'après lui, les idées directrices de son ouvrage vont à l'encontre de la *doxa* en vigueur dans le monde des sociologues, des anthropologues et des historien·nes. Parmi ces idées supposément hérétiques : les sciences sociales ont une véritable valeur scientifique, à l'égal des sciences du vivant ; la réalité sociale ne dépend pas des scientifiques qui l'étudient, elle existe en soi ; cette réalité est sous-tendue par des invariants ; la connaissance du social est cumulative, chaque scientifique apportant sa pierre à un édifice global ; *Homo sapiens* n'a pas le monopole du « *social* », les animaux vivent eux aussi en « *société* » (ce qui est spécifique aux humains, c'est le culturel, ou plutôt la richesse de notre accumulation culturelle) ; le biologique contribue à structurer le social et réciproquement ; raccorder les sciences sociales à la biologie et à l'éthologie est une démarche heuristique.

Ces thèses, que Lahire présente comme révolutionnaires, nous paraissent au contraire relativement banales. Il nous semble qu'elles sont partagées par la plupart de nos collègues. Peut-être nous trompons-nous. La meilleure façon de trancher serait d'administrer un questionnaire aux membres de la profession. La majorité des chercheurs et chercheuses en sciences sociales sont-ils, comme le dit Lahire, des « *relativistes* », des « *nominalistes* », des « *ultra-constructivistes* », qui ne croient ni en leur science ni en la réalité matérielle du monde ? Sont-ils des « *empiristes* », qui se contentent d'études de cas, ayant perdu de vue la « *théorie générale et unificatrice* » qui constitue le socle de toute vraie science ? Cette théorie manque aux sociologues, dit Lahire, qui se propose alors de fournir une telle « *science sociale générale* ». « *L'objectif ultime* » de son livre est de fournir aux sciences sociales « *un cadre intégrateur* » permettant d'étudier « *de façon plus pertinente* » la « *structure sociale profonde propre à l'espèce humaine* » (p. 45). Cette façon de présenter ses collègues comme de petits empiristes, hyper-spécialisés, coincés dans l'étroitesse de leurs objets d'étude et de leurs appartenances disciplinaires, des socio-

logues qui passent à côté de l'essentiel, c'est-à-dire des « *grandes questions* » que (se) pose l'humanité, et des « *structures fondamentales* » des sociétés, peut décourager ou irriter les premiers concernés, et les premières concernées (tant on sait combien est genrée la répartition des sujets de thèse en sociologie – les « *discussions et contributions théoriques* » étant largement surinvesties par les hommes<sup>11</sup>). Avec une ambition intégratrice aussi élevée, le risque est aussi d'aboutir à la formulation d'une « *machine de guerre théorique* », d'une « *théorie tout terrain* » qui « *aplatit toutes les singularités* » – pour reprendre les termes que Vinciane Despret utilise à propos de la sociobiologie<sup>12</sup>.

Nous avons entamé la lecture de ce livre avec un *a priori* favorable. Nous voulions croire aux promesses de son auteur, qui annonçait offrir enfin, après un siècle et demi d'attente, une science « *digne de ce nom* » (p. 107). Nous avions lu avec intérêt et profit ses livres précédents sur le métier d'écrivain, sur les portraits sociologiques et sur l'interprétation des rêves. Il y avait bien sûr matière à discuter, dans chacun de ces livres, mais nous avons été à chaque fois intéressés, et toujours dans l'attente du suivant. Avec *Les structures fondamentales des sociétés humaines*, Bernard Lahire quitte le travail sociologique empirique – auquel ses précédents ouvrages avaient amplement contribué – pour mettre la barre théorique très haut. Mais aussitôt plusieurs questions affluent. D'abord, on se demande s'il existe encore aujourd'hui des sociologues pour se réclamer effectivement du relativisme ou du nominalisme, la plupart des auteur·ices ouvertement constructivistes s'en méfiant tout autant. Ensuite, on se demande si l'auteur s'est doté d'outils à la hauteur de ses ambitions, surtout lorsque l'on note la condescendance avec laquelle il évoque la philosophie. Alors même que dans cet ouvrage, fondé sur un usage de seconde main de données empiriques (issues notamment de la zoologie, de l'éthologie, de la biologie), Lahire s'adonne à une forme d'anthropologie philosophique, il refuse paradoxalement tout dialogue avec les philosophes, en décrétant que la philosophie est une « *activité exclusivement théorique* » qui n'a « *aucun accès méthodologiquement réglé au réel* » (p. 63). L'anthropologie philosophique désigne une théorie générale de la nature humaine ; ce qui cor-

11. Pierre-Emmanuel Metzger-Debrune, « De la division genrée du travail sociologique. Étude des résumés de thèse de sociologie (1985-2021) », *Zilsel*, n° 13, 2023, p. 47.
12. Anthony Pecqueux, Jean-Baptiste Vuillerod et Vinciane Despret, « Enrichir le monde. Entretien avec Vinciane Despret », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 22, 2022, p. 141-170.

respond à la tâche centrale que se fixe Lahire dans son ouvrage (p. 308). Quel est le propre de l'humain ? D'être un animal social ? Un être doué du *logos* ? Capable de symboliser ? Lahire écarte ces réponses classiques (p. 497). Selon lui, la spécificité humaine se trouve du côté de « l'altricialité secondaire » (p. 351), c'est-à-dire du côté de la dépendance parentale des enfants et, par extension, des rapports de domination. L'altricialité secondaire « constitue la base [...] non modifiable culturellement de nombre de caractéristiques propres aux sociétés humaines, à leur fonctionnement et à leur développement » (p. 332).

Rentrons dans le concret. Une thèse centrale du livre est que toutes les sociétés humaines – passés et présentes, proches et lointaines – sont structurées par des rapports de domination. « *Les faits de domination sont l'un des grands faits sociaux universels* » (p. 566). Pour Lahire, l'histoire humaine est saturée par la domination et ses dérivés (dépendance, verticalité, hiérarchie, etc.). Ce qui varie au cours de l'histoire, ce sont les formes de la domination. Jamais son poids ni son amplitude. Celles et ceux qui osent évoquer les phénomènes de résistance, d'égalité ou de liberté sont renvoyés du côté des doux rêveurs, qui se meuvent dans « *le déni* » de la domination, dans l'aveuglement face aux « *déterminismes* » (p. 95), et qui prennent leurs désirs pour la réalité. Montrez à l'auteur des situations de coopération, celui-ci vous objectera que de tels faits n'entament en rien l'universalité de la domination car « *les faits de coopération [...] sont le plus souvent marqués par des hiérarchies entre ceux qui coopèrent* » (p. 567).

Lahire glisse miraculeusement de la *centralité* de la domination dans l'histoire des sociétés humaines à son *universalité* ; de « *le plus souvent* » (p. 567) à « *en tout temps et en tout lieu* » (p. 800) ; de sa grande fréquence à son « *omniprésence* » (p. 586). Ce glissement pose problème. Nous y reviendrons plus bas à travers deux exemples : la domination politique et la domination masculine. En attendant, Lahire insiste : « *Les sociétés égalitaires [...] n'ont jamais existé dans l'histoire* » (p. 590), affirme-t-il en faisant référence aux inégalités économiques (et non aux inégalités symboliques). Le jugement est péremptoire. Bien sûr, de telles sociétés sont l'exception et non la règle. Bien sûr, aucune société n'est parfaitement égalitaire. Mais, des sociétés dites primitives étudiées par Marshall Sahlins<sup>13</sup> aux communautés zapatistes décrites par

13. Marshall Sahlins, *Age de pierre, âge d'abondance*, trad. Par Tina Jolas, Paris, Gallimard, 1976.

Jérôme Baschet<sup>14</sup>, en passant par la Zomia du sud-est asiatique de James C. Scott<sup>15</sup>, les Hautes Terres Malgaches où David Graeber vécut durant deux ans<sup>16</sup> et par les Piaroas longuement étudiés par l'ethnologue Joanna Overing<sup>17</sup>, on peut trouver, tout au long de l'histoire humaine, des exemples de sociétés où l'égalité matérielle prévaut largement. De la même manière, dans les interstices du capitalisme contemporain se logent des poches de reconstruction sociale où l'exploitation est réfléchie pour être minimisée au maximum<sup>18</sup>.

Ce qui nous gêne, lorsqu'il postule l'omniprésence de la domination, ce n'est pas que Lahire se fasse le défenseur des « structures » contre l'agentivité, d'un pouvoir unilatéral contre une émancipation sans cesse repoussée à un avenir hypothétique, du matérialisme contre l'idéalisme ; c'est qu'il pose le débat en des termes aussi binaires. Nombre de philosophes inviteraient à complexifier l'équation et à s'intéresser à la porosité entre ces termes que Lahire tient pour opposés. Mais, nous l'évoquions, Lahire n'a que mépris pour la philosophie et ses représentant-es qui, tout au long du livre, sont dépeint-es comme des métaphysicien-nes, des ignorant-es, des rhéteurs et des rhéteuses (là où Bourdieu, avec lequel Lahire prend ses distances dans le livre, avait pour sa part fait le pari de s'y mesurer et même de s'en inspirer, comme en attestent les emprunts à Pascal, Wittgenstein, Husserl ou encore Merleau-Ponty). Lahire note au passage que si les sociologues de son époque sont à ce point engoncé-es dans « l'oubli du réel » (p. 15), c'est parce qu'ils ont une formation en philosophie (ou pire : en littérature), et non en biologie, en science cognitive et en neurosciences (disciplines que Lahire se targue de maîtriser et qu'il mobilise tout au long de sa démonstration, tout en privilégiant – comme nous allons le voir – certains biologistes plutôt que d'autres) : « *Théologiques, les sciences humaines et sociales le sont au sens où elles développent de profondes tendances antiscientifiques : pour elles, pas de lois de l'histoire, ni de logiques de transformation d'un type de société vers un autre (les sciences sociales contemporaines sont très largement antiévolutionnistes), pas de mécanismes généraux qui structurent les sociétés les plus variées, mais seulement des sociétés qui*

14. Jérôme Baschet, *La rébellion zapatiste*, Paris, Flammarion, 2005.

15. James C. Scott, *Zomia ou l'art de ne pas être gouverné*, Paris, Seuil, 2013.

16. David Graeber, « Painful Memories », *Journal of Religion in Africa*, vol. 27, n° 4, 1997, 374-400.

17. Joanna Overing, *The Piaroa : a people of the Orinoco Basin : A study in kinship and marriage*, Oxford, Clarendon Press, 1975.

18. Bruno Frère, Jean-Louis Lavielle, *La fabrique de l'émancipation*, Paris, Seuil, 2022.

varient dans l'histoire en fonction d'un mixte de "choix" opérés par les hommes et de contingences, ou en fonction de mécanismes qui seraient propres à chaque type de société donnée » (p. 34).

## Domination partout, justice nulle part

L'universalité des faits de domination conduit Lahire à croire en l'universalité de la domination politique, c'est-à-dire de l'État. Alors qu'une volumineuse littérature en histoire et en anthropologie considère l'État comme une forme historiquement et géographiquement située du pouvoir politique (en résumé, nous disent ces travaux, l'État émerge progressivement en Europe entre les XIV<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, et il se distingue des cités antiques, des seigneuries féodales, des sociétés dites primitives et des empires), Lahire attribue à la domination étatique une existence éternelle ; aussi éternelle que la domination parentale, la première n'étant aux yeux de Lahire que le prolongement de la seconde. « *L'État prend sa source dans la domination universelle des parents sur les enfants* » (p. 711), de sorte que les fonctions de l'État (gouvernement, police, justice, législation) sont « *fondamentalement des prolongements de fonctions parentales* » (p. 712). En quatre pages (p. 709-713), Lahire réduit l'État à une excroissance de la parentalité et oublie du même coup une montagne de travaux relatifs aux spécificités politiques de l'État et à ses facteurs d'émergence historique.

De Georges Balandier<sup>19</sup> à Otto Hintze<sup>20</sup>, de Norbert Elias<sup>21</sup> à Pierre Dardot et Christian Laval<sup>22</sup>, nombreux sont les travaux historiques et anthropologiques démontrant que l'État est un phénomène politique n'ayant rien d'universel, qui est apparu fort récemment à l'échelle de l'histoire humaine, en tant que résultat d'un processus long et complexe, où se sont entremêlés de multiples facteurs, tels que la centralisation de la coercition, la professionnalisation de l'administration et la dé-patrimonialisation du pouvoir politique. Bernard Lahire balaie ces travaux d'un revers de main, sous prétexte que leurs auteurs croient parler de « *l'État en général* » alors qu'ils ne parleraient en réalité que de « *l'État moderne* » (p. 711). Autrement dit, pour Lahire, ces travaux définissent l'État par des critères trop nombreux : le quadruple monopole de la violence physique légitime, de l'édiction des lois, de la représentation

19. Georges Balandier, *Anthropologie politique*, Paris, PUF, 1984.

20. Otto Hintze, *Féodalité, capitalisme et État moderne*, Paris, Editions MSH, 1991.

21. Norbert Elias, *La dynamique de l'Occident*, Paris, Pocket, 2003 [1939].

22. Pierre Dardot et Christian Laval, *Dominer. Enquête sur la souveraineté de l'État en Occident*, Paris, La Découverte, 2020.

politique et de la fiscalité. Si l'on suit jusqu'au bout la thèse lahiriennne, l'État est là – en germes et en puissance – à chaque fois qu'une femme accouche. Le « *commandement des parents sur les enfants* » (p. 711) est le point de départ de toute formation étatique ; cette dernière n'atteignant son accomplissement qu'à travers les monarchies absolues, dans lesquelles le pouvoir, concentré dans les mains d'un seul, s'exerce sur l'ensemble du groupe. Libre à chacun-e d'adopter une telle conception de l'État. Mais l'on se demande simplement ce qu'une conception aussi englobante, aussi peu discriminante, de l'État, peut bien apporter à l'étude empirique de ce phénomène, à la compréhension historique de sa genèse et à l'examen sociologique de son fonctionnement.

Cette approche du fait étatique illustre la façon dont la quête de « *structures fondamentales* » conduit l'auteur de l'ouvrage à universaliser des phénomènes historiquement situés. Pour le dire prosaïquement : obnubilé par sa quête de « *grands invariants* » et de vérités universelles, Lahire commet surtout des généralisations abusives. Entendons-nous bien : nous ne reprochons pas à Bernard Lahire sa quête de généralités. Cette quête est légitime, dans la mesure où la sociologie, même lorsqu'il lui arrive de penser par cas, est orientée vers une « *argumentation de portée plus générale, dont les conclusions pourront être réutilisées pour fonder d'autres intelligibilités* »<sup>23</sup>. La sociologie – en cela nous rejoignons Bernard Lahire – n'est pas une science idiographique, qui s'intéresserait à ce qu'on ne verra jamais deux fois, à l'instar de l'histoire (ou d'une certaine conception de l'histoire). Notre réticence ne porte pas sur l'élaboration de généralisations mais sur la fétichisation du général et sur le recours à des généralisations infondées. Comme le souligne Jean-Louis Fabiani, la nécessité « *d'engendrer des assertions de portée générale* »<sup>24</sup> fait largement consensus parmi les sociologues. Les débats qui agitent la communauté sociologique portent davantage sur les « *conditions de possibilités de la généralisation* » et sur les « *différentes façons* »<sup>25</sup> d'y parvenir : approche macro ou micro, quantitative ou qualitative, analytique ou herméneutique, etc. C'est bien dans ce cadre que se joue notre différend avec Bernard Lahire. Notre refus ne concerne pas la généra-

23. Jean-Claude Passeron et Jacques Revel, « Penser par cas. Reasonner à partir de singularités », in Jean-Claude Passeron et Jacques Revel (dir.), *Penser par cas*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005, p. 9.

24. Jean-Louis Fabiani, « La généralisation dans les sciences historiques. Obstacle épistémologique ou ambition légitime ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 62, n° 1, 2007, p. 10.

25. *Ibid.*, p. 11.

lisation mais « *l'autorité illusoire qu'offre une approche nomothétique* »<sup>26</sup>, laquelle rabat l'idée de « *général* » sur celle de « *loi* ». À cet égard, le chapitre consacré à la « *domination masculine* » est aussi problématique que celui consacré à l'État. Après avoir présenté la domination des hommes sur les femmes comme un « *fait universel* » (p. 802) – ce qui est déjà discutable, nous allons y revenir –, l'auteur affirme que les recherches en sciences humaines et sociales attribuent trop rapidement cette domination « *à la culture, à l'histoire, à l'arbitrarité culturelle ou historique* », opérant ainsi « *un complet déni du biologique* » (p. 803) – ce qui est encore plus discutable, nous y revenons aussi dans un instant. Lahire se propose ainsi de réhabiliter la biologie comme facteur explicatif de la domination masculine (p. 813). Il précise : « *Cela ne renvoie cependant pas pour autant l'origine de phénomènes à la biologie, mais aux contraintes proprement sociales que la biologie de l'espèce fait peser sur la répartition des tâches* » (p. 762). Dans toutes les sociétés connues<sup>27</sup>, estime l'auteur, les femmes occupent des positions inférieures à celles des hommes, sont plus vulnérables et moins violentes que leurs partenaires masculins. Aux études de genre – qui ne sont jamais discutées dans le détail mais seulement congédiées dans leur globalité –, Lahire reproche de « *dissoudre toute science dans le bain acide du constructivisme* » (p. 798). Et d'ajouter : « *Le peu de cas que fait une autrice comme Judith Butler de ce que les sciences naturelles peuvent établir n'est sans doute pas sans lien avec le fait qu'elle soit philosophe* » (p. 798). En fait, Lahire limite quasi-exclusivement sa discussion de la littérature sur le genre à une discussion... de *La domination masculine*, de Pierre Bourdieu<sup>28</sup> ! C'est plutôt ironique, quand on sait à quel point ce livre a été critiqué pour sa non-prise en compte de la littérature en études de genre, et notamment des classiques du féminisme matérialiste comme Christine Delphy et d'autres (dont les analyses n'étaient pas discutées, ou bien reprises mais non citées)<sup>29</sup>.

26. *Ibid.*, p. 11.

27. Il faudrait plutôt écrire « dans toutes les sociétés connues par Bernard Lahire », car la paléoanthropologie a montré que, au moins chez la population Grossgartach du néolithique, les femmes étaient aussi guerrières que les hommes (Evelyne Peyre et al., « Sexe biologique et sexe social », Marie-Claude Hurtig et al. (dir.), *Sexe et genre : de la hiérarchie entre les sexes*, Paris, CNRS Editions, 2002). Sur la question discutée du rapport des femmes à la violence : Caroline Cardi, Geneviève Pruvost (dir.), *Penser la violence des femmes*, Paris, La Découverte, 2012.

28. Il écrit : « Pour ne s'en tenir qu'aux formes théoriques les plus sophistiquées de raisonnement sociologique sur la domination masculine, on peut voir chez un sociologue comme Pierre Bourdieu comment se déploie un certain déni du biologique, sans que ce "biologique" soit jamais défini précisément » (p. 796). Les chercheuses moins « sophistiquées » apprécieront !

29. Voir notamment : Nicole-Claude Mathieu, « Bourdieu ou le pouvoir autophypnotique

Lahire réitère ici le geste bourdieusien de la (quasi-)table rase, en s'appuyant essentiellement sur une revisite des travaux de Bourdieu, ainsi que ceux de Françoise Héritier, Christophe Darmangeat et Alain Testart. S'il cite les chercheuses féministes Paola Tabet et Priscille Touraille, il en fait une lecture très partielle, comme nous allons le voir. Cet effacement et ce dénigrement caricatural des études de genre est regrettable.

## La loi biologique et sociale de la domination masculine

Le chapitre sur « la domination masculine » est critiquable à plusieurs égards, et ce sont notamment deux points (développés dans les parties 3. et 4.) qui ont retenu notre attention. Tout d'abord, ce chapitre tend à réduire certains faits sociaux à des « exceptions » négligeables (p. 797), par rapport aux « lois » biologico-sociales de l'humanité. Ensuite, il nous semble qu'il enferme excessivement l'explication de la domination masculine dans la question étroite de la grossesse et de l'allaitement, en simplifiant celle-ci.

Sur la question des « exceptions », commençons par citer Bernard Lahire : « *L'exception n'autorise ni à faire comme si les forces structurantes n'existaient pas (c'est le plus souvent ce que pensent les chercheurs en sciences sociales, qui brandissent des contre-exemples comme preuve de l'impossibilité de formuler des lois) ni à négliger leur examen en considérant qu'elle ne fait que confirmer la règle. Mais, dans le cas de la domination masculine (comme dans celui des phénomènes de reproduction sociale), ce qui devrait frapper les chercheurs, c'est leur omniprésence historique [celle des forces structurantes] indépendamment des circonstances ou des conditions qui ne cessent de varier* » (p. 819).

Cette posture permet à Lahire de passer rapidement (dans une note de bas de page) sur les travaux de la biologiste et historienne Anne Fausto-Sterling, et d'éviter de penser la fragilité de la bipartition hommes / femmes : « *L'existence minoritaire (1 à 2 %) de personnes nées "intersexes" n'a pu avoir d'effets sociaux aussi puissants que l'écrasante majorité des cas dépourvus d'ambiguïté sous l'angle des propriétés biologiques les plus visibles* » (p. 755). De même, Lahire minore l'importance des recherches sur les sociétés

de la domination masculine ». *Temps modernes*, 1999, n° 604, p. 286-324 ; Margaret Maruani, (dir.), « Autour du livre de Pierre Bourdieu *La domination masculine* » (dossier), *Travail, genre et sociétés*, vol. 1, n° 1, 1999, pp. 201-201 ; Rose-Marie Lagrave, « La lucidité des dominées », in Pierre Envré et Rose-Marie Lagrave (dir.), *Travailler avec Bourdieu*, Paris, Flammarion, 2003, p. 311-320.

non-patriarcales. Il reprend la thèse de Françoise Héritier et Christophe Darmangeat<sup>30</sup> selon laquelle le matriarcat est un « *mythe* ». Effectivement, on ne connaît aucun exemple de société matriarcale, si on entend par là l'inverse du patriarcat (domination des femmes). Cependant, les recherches d'Heide Göttner-Abendroth, qui définissent le matriarcat plutôt comme du non-patriarcat, montrent que les sociétés matriarcales, où l'égalité et le partage des tâches prédominent, ont historiquement précédé le système patriarcal (apparu seulement vers 4000 avant notre ère), que ces sociétés ont survécu à beaucoup d'endroits malgré la généralisation (et non l'universalisation !) du patriarcat<sup>31</sup>. Dans le même sens, Eleanor Leacock a documenté l'existence de sociétés égalitaires – sans classes et sans patriarcat – chez les peuples autochtones d'Amérique du Nord, et a montré comment, à cause de préjugés sexistes et eurocentriques, la plupart des chercheurs étaient restés aveugles à ces sociétés qui démentent la thèse de l'universelle oppression des femmes<sup>32</sup>. Plus généralement, Lahire passe sous silence toutes les recherches historiques et anthropologiques qui ont documenté l'émergence progressive du patriarcat en lien avec le commerce des métaux, la sédentarisation<sup>33</sup>, les chasses aux sorcières et l'esclavage<sup>34</sup>.

Lahire insiste donc sur l'universalité de la domination masculine, ainsi que sur la contrainte biogéographique, là encore universelle, que constituerait « *la dyade mère-enfant* » (p. 763) : pour lui, la « *division sexuée du travail* » a « *une base biologique* », elle découle des « *contraintes de la gestation et de l'allaitement qui ne pèsent que sur les femmes* » (p. 766). « *L'énorme investissement parental requis en matière de nourrissage et de soins de l'enfant* » tient « *les femmes éloignées pendant plusieurs années de leur vie des activités dangereuses et supposant une mobilité et une grande liberté de mouvement telles que la chasse ou la guerre* » (p. 766). *L'idée selon laquelle la domination masculine découlerait du « handicap naturel » que constituent les grossesses est tentante ; elle était d'ailleurs défendue, dans les années 1970, par Shulamith Firestone,*

30. Christophe Darmangeat, « Matriarcat : les trois âges d'une illusion », *L'histoire*, 2023, n° 506.
31. Heide Göttner-Abendroth, *Les sociétés matriarcales. Recherches sur les cultures autochtones à travers le monde*, Paris, Éditions des femmes, 2009.
32. Eleanor Leacock, « Women's Status in Egalitarian Society. Implications for Social Evolution », *Current Anthropology*, vol. 33, n° 1, 1992, p. 225-259.
33. Elizabeth Wayland-Barber, *Women's work. The First 20,000 Years*, Londres, Norton and Company, 1995.
34. Silvia Federici, *Caliban et la sorcière*, Paris, Entremonde, 2014.

*une des principales théoriciennes du féminisme radical. Néanmoins, ce raisonnement a depuis fait l'objet de critiques importantes, abordées plus bas.*<sup>35</sup>.

L'argumentation de Lahire sur la mobilité réduite et la dépendance qu'induisent la grossesse et l'allaitement apparaît, dans une certaine mesure, convaincante. Il y voit des contraintes matérielles avec lesquelles l'espèce humaine est forcée de composer, mais dont les implications inégalitaires peuvent être atténuées et « contournées » (grâce à des « artefacts » comme le lait en poudre) (p. 823). Il la considère comme un nœud crucial de la domination masculine, et donc comme un site crucial pour « desserrer » cette domination. Selon Lahire, la production « d'artefacts » peut permettre un « réarrangement des rapports sociaux fondamentaux » (p. 823), à condition de veiller à rendre leur accès universel. Il voit d'un œil positif ces manières « techniques » et « sociales » d'atténuer et de contourner les contraintes de la grossesse et de l'allaitement, qu'il qualifie « d'émancipatrices ». Ainsi, son approche ne peut être critiquée ni pour son antiféminisme, ni pour son réductionnisme biologisant simpliste. Sur ce point, il est très clair : « la domination masculine n'a [...] à voir ni avec une pure infériorité physique, ni avec une infériorité intellectuelle, ni avec des prédispositions psychologiques ou biologiques des femmes à être dominées [...] » (p. 802). Notre critique se situe ailleurs : premièrement, il nous semble que Lahire ne tire pas toutes les conséquences possibles de son analyse des « artefacts » comme le lait en poudre, et sous-estime leur importance ; deuxièmement, notre critique la plus importante porte sur la façon dont Lahire assimile « la femme » (toutes les femmes, p. 790) à des génitrices soumises aux grossesses répétées, et toutes ces génitrices à des mères allaitant pendant des mois, voire des années.

Revenons sur les « moyens artefactuels » qui permettent selon Lahire de « contourner » le « grand butoir pour l'action » (p. 823) que sont les contraintes de la grossesse et de l'allaitement. D'un côté, il met bien en avant le fait que le lait en poudre (comme la contraception) peut desserrer la contrainte biologique, et permettre un « réarrangement des rapports sociaux fondamentaux ». De l'autre, il met en garde contre la tentation de « juger de la situation des femmes à partir de la situation contemporaine, dans laquelle le confort matériel est sans commune mesure avec celui qu'ont connu les sociétés humaines du passé » (p. 767) : si on

35. Shulamith Firestone, *La dialectique du sexe*, Paris, Stock, 1972.

se focalise trop sur les femmes d'aujourd'hui, que la grossesse « [n'empêche pas] *de travailler et de se déplacer* », on « [ne prend pas] *la mesure du problème* » (p. 767). De même, selon lui, « *Que pèse l'invention tardive du biberon, durant le Moyen Âge européen, et du lait artificiel, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, artefacts qui ont introduit la perspective d'une égalité père-mère dans l'acte de nourrissage de l'enfant, face au 300 000 ans d'histoire d'Homo sapiens structurés sur la base d'une relation serrée entre la mère et l'enfant ?* » (p. 768). Bref, pour l'auteur, ces « artefacts » et le « confort matériel » d'aujourd'hui ne pèsent pas bien lourd dans la dynamique des sociétés humaines, et il faut donc faire attention à ne pas leur accorder une place trop grande dans nos réflexions. Or, ici, Lahire semble se contredire. N'a-t-il pas affirmé ailleurs dans le livre que la production « *d'artefacts* » (comme les moyens de transport ou le lait en poudre, qui offrent potentiellement aux femmes enceintes ou allaitantes une grande mobilité ?) est l'une des « *lignes de forces / invariants* » de l'espèce humaine (p. 349) ? En tirant toutes les conséquences de cette idée, l'auteur aurait pu insister sur le fait qu'inventer des moyens de desserrer / contourner / réarranger « *les contraintes sociales de la biologie* », notamment en termes de procréation et d'élevage des enfants, est le propre de l'espèce humaine. Lahire fait le choix inverse, et insiste plutôt sur le poids des permanences historiques, des « *butoirs* ».

### « La femme » obligatoirement et éternellement mère d'enfants qui l'immobilisent

Mais ce chapitre sur la domination masculine pose un problème encore plus important. L'essentiel de sa démonstration repose sur l'idée suivante, inspirée de Françoise Héritier : « *La femme enceinte ou qui allaite a une moins grande aptitude à la mobilité que l'homme* », et « *cela affecte le type de tâche qu'elle va pouvoir faire (plutôt de cueillette que de chasse ; plutôt de soin et d'élevage des enfants que de guerre, etc.)* » (p. 802). Cette idée est en partie critiquable pour les raisons qu'on a vues plus haut, mais pas seulement. Il aurait été intéressant que Lahire discute de la lecture que Christine Delphy a faite de Marshall Sahlins (un auteur qu'il cite, mais jamais dans ce chapitre). Delphy affirme, en s'appuyant sur Sahlins, que « *l'observation de sociétés de chasseurs et cueilleuses permet de s'apercevoir qu'une cueillette quotidienne de quelques heures fournit une quantité suffisante d'aliments et ne relève pas d'une activité sportive à laquelle une femme enceinte, sauf exception, ne*

*saurait s'adonner* »<sup>36</sup>. Mais admettons que ces limites n'invalident pas le fond du propos. Admettons, avec Héritier et Lahire, que la grossesse et l'allaitement contraignent les femmes enceintes et allaitantes, et que même si cette contrainte est réduite, même si elle est toujours déjà susceptible d'être encore davantage réduite, elle s'impose à l'espèce humaine et doit être prise au sérieux. On parlera ici, pour faciliter la lecture, de la contrainte de la « génitrice-allaitante-immobile-dépendante ». Le problème principal de la démonstration de Lahire reste alors le suivant : par une série de glissements implicites, il assimile « *la femme* » (toutes les femmes) à des génitrices éternellement enceintes ou allaitantes.

À plusieurs reprises, il cite des travaux sur la division du travail dont il semble évacuer ensuite la complexité. Notamment, il est question, selon Jared Diamond, de « *chasseurs-cueilleurs* » chez qui « *le bébé est porté presque toute la journée par la mère ou par quelqu'un d'autre* » (p. 764) ; chez Blandine Bril et Silvia Parat-Dayan, d'un « *lien très fort et la grande proximité physique de la nourrice (mère ou substitut de la mère) et de l'enfant, qui traversent toutes les cultures* » (p. 764). Quand il les mobilise, Lahire passe, l'air de rien, de « *la mère ou quelqu'un d'autre* » à « *la mère* ». Pourtant, toutes les génitrices n'allaitent pas, voire n'élèvent pas les enfants qu'elles ont porté. Comme le souligne Delphy, « *c'est si peu un instinct naturel qui pousse la mère à allaiter et à assumer les soins infantiles que le système patriarcal doit exercer des pressions incessantes pour qu'il se réalise* »<sup>37</sup>. Les enfants confiés à la famille élargie<sup>38</sup>, abandonnés et pris en charge par une autre forme de collectivité (Église, État...), ou encore allaités par une autre femme que leur génitrice, comme une nourrice<sup>39</sup>, ne sont pas des exceptions à évacuer de l'analyse, mais des pratiques sociales institutionnalisées dans de très nombreux exemples de sociétés. Or, pour Lahire, finalement, « *comme la grande majorité des espèces mammifères, l'espèce humaine est caractérisée par un investissement parental principalement maternel* » (p. 762) et le reste (l'« *apport allo-maternel* » des travailleuses du care et des parentes,

36. Christine Delphy, « La condition de possibilité du don, c'est l'égalité », *Revue du MAUSS*, n° 39, 2012, p. 315-316 ; Christine Delphy, *L'Ennemi principal*, t. 1, Paris, Syllepse, 2001, p. 207, p. 234.

37. Christine Delphy, « La condition de possibilité du don, c'est l'égalité », *op. cit.*

38. Jessaca Leinaweaver, « Informal kinship-based fostering around the world: Anthropological findings », *Child development perspectives*, 2014, vol. 8, n° 3, p. 131-136.

39. Françoise Héritier, *Les deux sœurs et leur mère. Anthropologie de l'inceste*. Paris, Odile Jacob, 1997 ; Yvonne Knibiehler, « L'allaitement et la société », *Recherches féministes*, vol. 16, n° 2, 2003, p. 11-33.

et « *auxiliairement une aide paternelle* » [p. 762]) est secondaire. Si on peut suivre Lahire lorsqu'il nous invite à penser à partir de la contrainte biológico-sociale de l'altricialité secondaire, il est plus difficile de le suivre lorsqu'il l'assimile à la contrainte de la « *génitrice-allaitante-immobile-dépendante* ».

On retrouve d'ailleurs une simplification similaire dans la lecture que l'auteur fait des travaux éthologiques sur « *les écrevisses, les chimpanzés et les loups – qui montrent à quel point ce que nous observons dans les sociétés humaines peut être analogue à ce qui est observé dans des sociétés animales ne possédant ni langage symbolique ni institution culturelle* » (p. 811). En effet, Lahire privilégie des travaux en partie datés, et ignore ceux, plus stimulants, d'une philosophe des sciences comme Vinciane Despret, lectrice attentive des éthologues, de Donna Haraway et de Bruno Latour<sup>40</sup>. La démonstration de Lahire repose notamment sur une analyse de la « *pseudo-copulation* » entre mâles dans plusieurs espèces animales : « *Comment ne pas voir dans ces postures animales des équivalents comportementaux, présymboliques, du "je t'ai baisé", du "je t'encule" ou de l'insulte homosexuelle dont parlait Bourdieu ?* » (p. 813). Selon Lahire, la sexualité entre animaux mâles a pour fonction de « *signifier* » les statuts « *dominant / dominé* » : « *Cela signifie donc que, au moins pour certaines espèces, l'acte de pénétration par les mâles sur les femelles est bien déjà comportementalement, pré-symboliquement, perçu comme un acte de domination* » (p. 808). Cette interprétation vient alimenter la thèse de la domination masculine comme invariant pré-culturel. Or, ces analyses de la « *pseudo-copulation* » homosexuelle animale (p. 806) sont aujourd'hui largement remises en question. Comme l'a montré Despret, les éthologues Thelma Rowell et David Mech ont révisé la vision qu'on avait de la domination entre mâles chez les primates (pour la première) et chez les loups (pour le second). En effet, Rowell et Mech ont montré qu'une grande partie de la domination jusque-là observée par leurs collègues était le produit d'une situation d'observation artificiellement créée (captivité, apports soudains et inhabituels de nourriture par les éthologues). Lorsque Rowell, Mech et d'autres se sont mis à étudier les animaux en milieu naturel, sans leur fournir de nourriture, les théories d'alors sur la domination entre mâles ont été invalidées<sup>41</sup>. Il est donc surprenant que Lahire

40.

Nous remercions Roxane Gabet d'avoir éclairé nos analyses sur ce point.

41.

Vinciane Despret, *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?* Paris, La Découverte, 2014.

s'appuie sur un travail de Schenckel daté de 1967, largement réfuté par Mech dans les années 1990. Par ailleurs, une lecture attentive de Mech révèle que chez les loups, mâles et femelles chassent et attaquent des proies généralement ensemble ; la division stricte du travail entre une louve à la tanière et un loup à la chasse est une exception à cette règle, qui ne se produit que lorsqu'il y a de très jeunes louveteaux<sup>42</sup>.

Mais revenons au propos de Lahire sur l'espèce humaine. Il n'assimile pas seulement toutes les génitrices à des mères allaitantes : il assimile également toutes les femmes à des mères, quand il écrit, par exemple que « *l'énorme investissement parental requis en matière de nourrissage et de soins de l'enfant* » tient « *les femmes éloignées pendant plusieurs années de leur vie des activités dangereuses et supposant une mobilité et une grande liberté de mouvement telles que la chasse ou la guerre* » (p. 766)<sup>43</sup>. Or, comme l'a montré Paola Tabet, ce que les démographes qualifient de « *fertilité naturelle* » (8 à 15 enfants en moyenne par femme sans contraception ni avortement) résulte en réalité d'une organisation sociale (hétérosexualité et coït obligatoires, maximisation de l'exposition au coït dans le cadre du mariage, etc.)<sup>44</sup>. En faisant l'impasse sur cette étape de l'analyse, Lahire donne l'impression que passer la majorité de sa vie adulte soit enceinte, soit avec des enfants en bas âge, est une fatalité indépassable pour les femmes. Notamment, les femmes jamais génitrices restent un angle mort de sa démonstration. Or, des recherches sur de nombreuses sociétés avec ou sans contraception « moderne » indiquent que la proportion de femmes qui finissent leur vie reproductive sans enfant varie entre 7 et 31 %<sup>45</sup>. Là encore, peut-on les évacuer de l'analyse en les traitant comme des exceptions ? Est-ce qu'il n'est pas au contraire important de penser la construction de la domination masculine aussi à partir de ces cas, minoritaires mais non négligeables, de femmes stériles ou jamais mariées, « vieilles filles », bonnes sœurs, béguines, et autres membres du « *continuum lesbien* » théorisé par Adrienne Rich<sup>46</sup> ? Comment leur infériorisation se fabrique-

42. David, Mech, « Alpha Status, dominance, and Division of Labour in Wolf Packs », *Canadian Journal of Zoology*, vol. 77, n° 8, 1999, p. 1196-1203.

43. À plusieurs reprises, Lahire passe, l'air de rien, du mot « mère » au mot « femme », comme par exemple ici également : « Les femmes, moins mobiles du fait de la charge d'un enfant [...] » (p. 765).

44. Paola Tabet, *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 76-110.

45. Donald Rowland, « Historical trends in childlessness », *Journal of Family Issues*, 2007, vol. 28, n° 10, p. 1311-1337.

46. Adrienne Rich, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles*

t-elle sans la contrainte de la « génitrice-allaitante-immobile-dépendante » ? À cette question, le livre n'apporte pas vraiment de réponse, si ce n'est celle du rouleau compresseur structuraliste :

« [...] *Les sociétés humaines ont, depuis leurs lointaines origines, réparti en deux classes sexuées l'ensemble de leurs membres, selon leur capacité ou non à enfanter [...] L'attribution d'un sexe à une personne [...] est malgré tout fondée sur une réalité biologique évidente (la nature des organes sexuels et la capacité ou non à enfanter). Pour une espèce culturelle comme l'espèce humaine, qui accompagne toutes les activités sociales de symboles et de langage, cette partition est, selon toute probabilité – avec la symétrie bilatérale du corps humain (partie gauche, partie droite), l'opposition entre parents et enfants et l'opposition entre “nous” et “eux” – à la base de la pensée dualiste qui structure universellement les systèmes de représentation humains. Tout se passe comme si le système des oppositions symboliques prenait appui notamment sur cette partition biologique fondamentale qu'est la partition sexuée. Et ce n'est donc pas un hasard si, à l'opposition masculin/féminin, vient s'accrocher toute une série d'oppositions que les travaux anthropologiques structuralistes ont très largement contribué à mettre en évidence : haut/bas, supérieur/inférieur, dessus/dessous, dehors/dedans, droite/gauche, clair/obscur, dense/vide, lourd/léger, chaud/froid, etc.* » (p. 755).

Ainsi, pour Lahire, « la pensée dualiste universelle » théorisée par Claude Lévi-Strauss vient utilement évacuer le fait que la « *capacité à enfanter* » ou la stérilité ne se voient pas de façon « *évidente* » à la naissance, et surtout que toutes les femmes pouvant enfanter n'enfantent pas.

Sur ce point, l'auteur fait une lecture trop expéditive de l'anthropologue Priscille Touraille : il se contente de la citer au sujet de sa critique « *d'une partie des études de genre qui, explicitement ou implicitement, [...] [fait] comme si aucun fait biologique n'existait vraiment dans le réel* » (p. 798). Touraille lui est notamment utile pour régler, en une phrase, le sort de Judith Butler, coupable « *d'antinaturalisme* ». Or, si Touraille a critiqué Butler, c'est en lectrice attentive et exigeante, et pour mieux tenter de se réconcilier avec elle : « *L'opération première de ce dispositif que nous nommons “genre” au singulier est bien de créer les genres : pas seule-*

*ment des contenus culturels (du “féminin” et du “masculin”), mais des individus obligés de se définir par leur sexe. Des fictions identitaires : Butler n’a, semble-t-il, jamais voulu dire autre chose »<sup>47</sup>.*

Lahire discrédite Butler bien plus rapidement, et ne retient de Touraille qu’une idée : le sexe est un fait biologique (et non purement culturel) qui existe en soi ; « *sans l’existence du sexe, le genre ne pourrait simplement pas s’exercer, parce que le genre représente ce travail de la pensée sur le biologique* » (p. 798). Or, tout l’intérêt du travail de Touraille réside précisément dans sa tentative de repenser le « sexe » en féministe constructiviste lectrice de biologistes. Réduire le « sexe » à « *l’évidence de la capacité ou non à enfanter* » (p. 755), comme le fait Lahire, va à l’encontre de son approche. Dans un article de Touraille non cité par Lahire, elle souligne qu’avoir un utérus et des seins (fait biologique d’avoir un sexe) n’implique pas nécessairement l’obligation d’être cet utérus et ces seins voués à la gestation et à l’allaitement (être son sexe, être une femelle / femme). Cette obligation est bien, elle, purement culturelle : « *Nous n’avons pas le choix de ne pas respirer, de ne pas dormir, de ne pas mourir. Mais nous avons le choix de ne pas procréer* » ; « *Les humains peuvent désirer des enfants parce qu’ils peuvent dire qu’ils n’en veulent pas. Le choix ouvert par cette conscience du lien entre sexualité et procréation est inédit dans le monde vivant* »<sup>48</sup>. Finalement, pour Touraille, « *le genre commence par l’obligation pour les individus, dans nos cultures, de se définir par leurs parties sexuelles et leur fonction dans la reproduction* »<sup>49</sup>. Avec sa définition du « sexe », Lahire se contente de reprendre cette obligation culturelle genrée, sans la questionner. Même en admettant son postulat d’une humanité nécessairement contrainte par la « *loi [biologique et sociale] de la conservation-reproduction-extension* » (notamment « *il faut produire de nouveaux êtres humains par la procréation* » [p. 366]), il reste un problème : le renouvellement des générations est tout à fait compatible avec une part non négligeable de femmes non génitrices (les démographes considèrent que chaque femme doit faire en moyenne 2,1 enfants en moyenne, pour qu’il y ait un renouvellement des génération – or on peut très bien atteindre cette moyenne sans que toutes les femmes n’enfantent). Il est regrettable que dans l’ouvrage de Bernard Lahire,

47. Priscille Touraille, « Déplacer les frontières conceptuelles du genre », *Journal des anthropologues* [Online], 2011, n° 124-125.

48. Priscille Touraille, « Du désir de procréer : des cultures plus naturalistes que la Nature ? », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 30, n° 1, 2011, p. 52-62.

49. *Ibid.*

la construction sociale, culturelle et contingente de l'obligation à l'hétérosexualité (notamment sous la forme du coït) et à la procréation, reste largement impensée.

Finalement, il faut souligner qu'en consacrant tout un chapitre à résoudre « l'énigme » (p. 756) des origines de la domination masculine, Bernard Lahire semble avoir du mal à éviter de tomber dans un piège que Guillaume Carnino a bien identifié : « Toute interrogation sur l'origine de [...] la domination masculine ne peut rencontrer qu'une réponse de type reconstruction naturaliste a posteriori, sous la forme d'une fiction historique, puisque aucune source ne nous permet d'étudier la question d'un point de vue informé. L'alternative est claire : affabuler ou se taire. Il faut donc se refuser à tout questionnement sur l'origine préhistorique de la domination, sous peine d'élaborer des théories qui justifieront immanquablement cette domination en reconstruisant des explications et des justifications au pourquoi originaire de la domination (de type "les hommes sont plus forts" ou "les femmes doivent rester dans les cavernes pendant leur grossesse") »<sup>50</sup>.

## L'universalité du tabou de l'inceste et de la xénophobie

Difficile aussi de passer sous silence le fait que Bernard Lahire fasse de « l'évitement de l'inceste » une « règle d'or » (pp. 406-408), un « fait universel » (p. 194). Cette thèse d'un inceste universellement interdit, que Lahire reprend à Claude Lévi-Strauss et Maurice Godelier, est factuellement démentie – au moins pour le cas de la France contemporaine – par les travaux qui ont documenté une pratique massive de l'inceste, qui touche en France « au moins trois millions de personnes »<sup>51</sup>. Pour l'anthropologue Dorothee Dussy, qui a enquêté durant cinq ans sur le sujet, l'ordre social n'est pas structuré par l'interdit de l'inceste mais, au contraire, par sa diffusion massive, et son rôle de formation à l'exploitation et à la domination de classe et de genre. Confronté à cette objection et à la mise en évidence d'une « culture de l'inceste », Bernard Lahire maintient l'idée que notre société est structurée par « une tendance très forte à l'évitement de l'inceste » et que les cas d'in-

50. Guillaume Carnino, *Pour en finir avec le sexisme*, Paris, L'Echappée, 2005, p. 94.

51. Dorothee Dussy, *Le berceau des dominations. Anthropologie de l'inceste*, Paris, Pocket, 2021, p. 54. Sur l'acceptation sociale de l'inceste, et le fait qu'un tiers des Français ne condamneraient pas ce comportement, voir aussi le texte inclassable du Professeur Kiki-koko, alias Alain Testart, « La prohibition de l'inceste aujourd'hui. Un point de vue troyabonais », *Zilsel*, n° 12, 2023, pp. 185-199.

ceste restent « *des exceptions* »<sup>52</sup>. Trois millions d'exceptions et 10 % des familles, c'est de l'exception « *massive* », finit-il par concéder, sans en tirer aucune conséquence. La conséquence à en tirer est pourtant limpide, et c'est Dorothée Dussy, toujours, qui la formule : « *L'accent porté sur la notion de "tabou de l'inceste", "d'interdit fondamental" véhiculé par l'anthropologie classique, joue un rôle dans la reconduction des pratiques d'inceste à travers un déni actif et constant des situations réelles d'inceste* ». Elle poursuit, en guise d'introduction d'un texte dont on ne saurait trop recommander la lecture : « *Les anthropologues n'ont jamais été rangées à l'unisson derrière Maurice Godelier et Claude Lévi-Strauss, les propos de ces grands hommes sont contestés sur tous les tons et par différents universitaires, sans que cela dévisse le piédestal d'un récit savant absurde, partial, idéologiquement situé. [...] J'aimerais montrer grâce à quels mécanismes l'anthropologie dominante n'intègre aucune des connaissances susceptibles de la faire bouger, et qu'à l'attente toujours renouvelée du public vis-à-vis de ce que l'anthropologie peut dire de l'inceste répond la langue de l'anthropologie classique, androcentrée et sexiste, qui subalternise les femmes, qui disqualifie les discours critiques en faisant comme s'ils n'existaient pas, qui décrit le monde à travers le prisme des hommes dominants* »<sup>53</sup>.

Afin d'appuyer sa thèse de l'interdit universel de l'inceste, Bernard Lahire cite Edward O. Wilson, célèbre biologiste états-unien, spécialiste des fourmis, qui considère qu'en matière de désir sexuel, la règle d'or est la suivante : « *Ne vous intéressez pas sexuellement à ceux que vous avez intimement connus dans vos toutes premières années de vie* » (Wilson, cité in Lahire, p. 408). Wilson est d'ailleurs cité tout au long du livre, à l'appui notamment d'une autre thèse centrale de Lahire, à savoir que les sociétés humaines sont travaillées « *par des propriétés biologiques quasi constantes qui pèsent sur leurs structures profondes* » (p. 911). Soucieux d'« *articuler la biologie et les sciences sociales* » (p. 35), Lahire trouve dans le père fondateur de la « *sociobiologie* » un allié de choix<sup>54</sup>. Le même Wilson – dont le succès aux États-Unis est important – s'est attiré de vives critiques, de la part de ses collègues biologistes Stephen Jay Gould et Richard Lewontin<sup>55</sup>, en soutenant que le comportement humain résultait en

52. Bernard Lahire, « Le rapport parent-enfant est une matrice de la domination omniprésente dans les sociétés humaines », entretien dans *Mediapart*, 2 septembre 2023.

53. Dorothée Dussy, « Du rôle des "grands hommes" dans la reconduction des pratiques d'inceste », in Iris Brey et Juliet Drouar (dir.), *La culture de l'inceste*, Paris, Seuil, 2022, p. 91-92.

54. Edward Wilson, *Sociobiology: the new synthesis*, Harvard, Harvard University Press, 1975.

55. Pour un aperçu des controverses autour de la sociobiologie : Ullica Segerstale, *Defenders*

partie de principes inscrits dans leurs gènes. Outre qu'un tel déterminisme génétique – Wilson écrit par exemple que « *tous les phénomènes tangibles, des étoiles aux institutions sociales, reposent sur des processus matériels réductibles à des lois physiques* »<sup>56</sup> – sous-estime la variété des comportements humains et le poids des facteurs socio-historiques dans ces variations<sup>57</sup>, on voit combien cette approche « *sociobiologique* » peut conduire – directement ou indirectement, volontairement ou involontairement – à conforter les inégalités sociales – notamment les inégalités de genre et de race – en affirmant que de telles inégalités sont inscrites dans les gènes<sup>58</sup>. Wilson a d'ailleurs été accusé d'offrir une caution scientifique à la xénophobie, et même au racisme. Il considère en effet que la xénophobie résulte d'une « *propension innée* »<sup>59</sup> inscrite dans nos gènes, et que la « *la défense du territoire* » est un « *universel culturel* »<sup>60</sup>. La xénophobie, phénomène inéluçtable ? Bernard Lahire joue dangereusement avec cette même idée lorsque, s'adressant à ceux qui croient « *que dans d'autres sociétés, cela [la xénophobie et la domination masculine] n'exista[en]t pas* », Lahire leur rétorque que « *les faits sont têtus* » et que nul ne peut « *les détruire par un simple effort d'imagination* » (p. 914). En 2022, quatre historien·nes des sciences découvrent, dans les archives et la correspondance personnelles de Wilson (décédé en 2021), la preuve que ce dernier a soutenu activement et à plusieurs reprises la publication d'articles du psychologue John Philippe Rushton, un des principaux théoriciens contemporains de l'inégalité des races humaines<sup>61</sup>. En s'appuyant sur Wilson, Bernard Lahire ignore-t-il ces faits, eux aussi têtus ?

of the Truth. *The Battle for Science in the Sociobiology Debate and Beyond*, Oxford, Oxford University Press, 2000.

56. Edward Wilson, *L'unicité des savoirs. De la biologie à l'art, une même connaissance*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 350.
57. Monique Chemillier-Gendreau « Sociobiologie, liberté scientifique et liberté politique. Une critique de Edward O. Wilson », *Mouvements*, vol. n°17, n° 4, 2001, p. 88-98.
58. Pour une critique de la naturalisation des inégalités de genre par les explications évolutionnistes, on se reportera utilement à Susan McKinnon, *Neo-Liberal Genetics. The Myths and Moral Tales of Evolutionary Psychology*. Chicago, University of Chicago Press, 2006; Julien Larregue et Sylvain Lavau, "Evolutionary Psychology and the Naturalization of Gender Inequalities", *Science & Technology Studies*, 2024, Online First.
59. Edward Wilson, *L'unicité des savoirs*, p. 334.
60. *Ibid.*, p. 224.
61. Mark Borrello et David Sepkoski, « Biology as Ideology », *The New York Review of Books*, 5 février 2022; Stacy Farina et Matthew Gibbons « New Evidence of E.O. Wilson's Intimacy with Scientific Racism », *Science for the People*, 1er février 2022.

## La science, ce trésor

Une autre thèse centrale de Lahire est l'existence (ou plutôt : l'urgence de bâtir) une science sociale « générale », « unifiée », « intégrée ». Lahire critique vigoureusement Jean-Claude Passeron – « *Le raisonnement sociologique a érigé les faiblesses des sciences sociales en dogme* » (p. 97) – et les tenants du « pluralisme épistémologique », d'après lesquels, en sciences sociales, plusieurs paradigmes peuvent cohabiter, chaque paradigme jetant un éclairage singulier sur la réalité sociale, et ces éclairages multiples étant en général complémentaires. Pour Lahire, ce pluralisme est synonyme de « relativisme », de démission, d'anti-scientisme (Lahire dit qu'il n'a pas peur des critiques en « scientisme » et en « positivisme » : nous pouvons donc y aller). La sociologie (comme l'histoire et l'anthropologie) est actuellement bloquée au stade de l'enfance, estime-t-il, comme Comte il y a déjà presque deux siècles. Pour accéder à la maturité, elle doit prendre exemple sur la biologie, les mathématiques et la physique, qui sont toutes trois parvenues à réunir l'ensemble de leurs membres autour d'un unique paradigme. Une vraie science, ou une science parvenue à l'âge adulte, est une science unifiée, soutient Lahire, alors même que les sciences, y compris celles de la vie et de la matière, restent pleines de controverses. Ainsi, Lahire ambitionne, pour la sociologie, une unification à laquelle ni Einstein ni Newton n'ont prétendu pour la physique.

Cette exigence d'unification a une conséquence importante : pour Lahire, celles et ceux qui refusent cette unification sont bloqués à un stade préscientifique. Ils et elles ne font qu'« observer » et « décrire » des phénomènes sociaux, au lieu d'« expliquer » le social, d'en exhumer les « lois générales » et les « grands invariants anthropologiques » (à commencer par « l'altricialité secondaire »)

Le problème du critère nomologique posé par Lahire (il existe des lois du social et la science a pour tâche de les découvrir) est que, si on prend ce critère au sérieux, la plupart de ses collègues sont renvoyés du côté de la pseudo-science ou du stade infantile de la sociologie. Seul Lahire et ses maîtres, qui se comptent sur les doigts d'une main (Karl Marx, Émile Durkheim, Pierre Bourdieu, Alain Testart), sont dignes du titre de « sociologue ».

Lahire n'est pas tendre avec ses contradicteurs. Ces derniers font pourtant preuve de mansuétude : les partisans du pluralisme théorique en sciences sociales – dont nous faisons partie – admettent sans difficulté que ses travaux (y compris son dernier livre) apportent leur pierre à l'édifice. Pour le dire différemment :

Lahire traite ses contradicteurs avec mépris, alors qu'ils et elles le traitent comme un allié. Pour notre part, nous sommes partisan-es d'une approche pluraliste, pas parce qu'elle serait plus tolérante que celle de Lahire, mais parce qu'elle nous paraît empiriquement plus fondée : en sciences sociales, plusieurs cadres analytiques cohabitent. Quoiqu'en dise Lahire, même si certains cadres résistent mieux que d'autres à l'épreuve de la confrontation théorico-empirique, au sens où les recherches empiriques corroborent leurs hypothèses théoriques, on n'a jamais vu un cadre s'imposer à tous les autres. Le simple fait que quelqu'un soit en désaccord avec l'épistémologie « *unificatrice* » de Lahire est une preuve en acte que cette épistémologie n'a pas les moyens de ses ambitions. De notre point de vue, les sciences sociales n'ont pas vocation à mûrir ou grandir, à s'emboîter dans un même ensemble, dans une même cathédrale théorique, mais, comme le disait Weber, à entretenir leur « *éternelle jeunesse* »<sup>62</sup>, leur irréductible diversité et leur caractère artisanal. Ceci étant dit, qu'on nous comprenne bien : nous ne sommes pas partisan-es d'un « tout se vaut » et s'il y a une chose en laquelle nous croyons plus que tout, à l'instar de Bernard Lahire, c'est bien la science. Les savoirs qu'elle construit sur le monde sont d'une robustesse et d'une force qui disqualifient bel et bien les pseudo-sciences, qu'il s'agisse par exemple du climato-négationnisme ou des théories racistes et culturalistes qui justifient ségrégation ou domination masculine. Tous les savoirs ne se valent pas. Mais, comme nous l'enseigne la sociologie et la philosophie des sciences de ces cinquante dernières années, de David Bloor à Isabelle Stengers en passant par Harry Collins, Steve Woolgar ou Bruno Latour, il n'y a pas non plus de « *cadre général unificateur et intégrateur* » qui serait en mesure « *d'articuler ses résultats à l'ensemble des autres résultats* », pour reprendre les termes de B. Lahire (p. 17). Si un tel cadre devait exister, ce ne serait qu'après s'être imposé aux autres cadres par une série de coups de force théoriques (faire comme si la sociohistoire de l'État n'existait pas, balayer les études de genre sans autre forme de procès, nier l'existence de recherches sur les sociétés égalitaires et non patriarcales, etc.).

Les prétentions de Lahire à « *faire science* » sont si fréquentes qu'on en vient logiquement à s'interroger sur ce qui distingue la connaissance scientifique de la connaissance non scienti-

62.

Max Weber, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales », in *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1922 [1904], p. 191.

fique. Pour attribuer à la sociologie le qualificatif de « science », et pour y croire, il faut commencer par définir cette dernière. Étonnamment, alors que ce livre est traversé d'épistémologie et d'histoire des sciences, alors que tout le troisième chapitre est consacré à la distinction entre sciences sociales et sciences de la vie, alors que la conclusion annonce avec grandiloquence l'avènement prochain « d'une seule science [sociale] », d'« une science sociale générale », enfin « digne de ce nom » (pp. 905-914), on referme ce livre en ne sachant pas ce que Bernard Lahire entend par « science ».

Pour Lahire, ce n'est en tout cas pas ce qui se pratique lors des colloques et séminaires de recherche : durant une douzaine de pages consacrées aux « conditions de la créativité scientifique » et au « temps retrouvé » (p. 55), il se justifie de fuir ces événements, qu'il assimile à des espaces vides d'intérêt scientifique, où règnent l'hypocrisie, la mondanité et le jeu puéril des petites ambitions individuelles, qui nuisent à la grande et vraie ambition scientifique. Pour écrire un tel livre, Lahire a été contraint de ne pas trop se mêler aux petit-es empiristes qui les fréquentent (comme nous), prisonnier-es du relativisme et de l'hyperspécialisation. Il nous sait gré, cependant, d'avoir produit une masse de données empiriques sans lesquelles son propre travail « audacieux et ambitieux » (p. 58) n'aurait pu exister. Nous sommes ses ouvrier-es, les petites mains de la science. Nous pouvons nous estimer heureux et heureuses de ce statut. Car, si Lahire prend de haut ses collègues, il prend d'encore plus haut ses semblables (les humains n'ayant pas la chance de pratiquer le métier de sociologue). En bon durkheimien<sup>63</sup>, Lahire rappelle à plusieurs reprises qu'il existe une césure entre la science et le sens commun, entre les savoirs scientifiques et les savoirs ordinaires (p. 96). D'ailleurs, à ses collègues de sensibilité « pragmatique » ou « phénoménologique », qui seraient tentés de rappeler l'existence de passerelles entre l'université et la cité, entre l'enquêteur et l'enquêté, entre la science et le reste de l'humanité, entre le su et le vécu, Lahire répond par le silence ou la caricature<sup>64</sup> (p. 68 et p. 82). Nous croyons au contraire en la

63. « En œuvrant à l'élaboration d'un cadre général et unificateur, [...] j'ai conscience de rééditer, quoique à un niveau plus général, le geste accompli par Durkheim [...]. Ce geste a été immédiatement neutralisé par ses adversaires [...]. Les vrais chercheurs savent néanmoins aujourd'hui ce qu'ils doivent à des auteurs sur Durkheim » (p. 22) [nous soulignons].

64. Pour Bernard Lahire, la phénoménologie sociale et l'ethnométhodologie nous entraînent sur une pente qui conduit à « s'interdire purement et simplement de faire de la science à propos de la réalité sociale » (p. 68). Plus loin, il ajoute que le pragmatisme, « venu des États-Unis », a conduit à une « baisse générale d'ambition » scientifique et théorique (p. 82).

possibilité de pratiquer la « sociologie de la critique » sans renier la « sociologie critique », en prenant au sérieux les savoirs réflexifs ordinaires des personnes auprès desquelles nous enquêtons, et ce notamment au sujet des dominations qu'elles subissent<sup>65</sup>.

## Constructivisme et épistémologie du point de vue, au-delà des caricatures

Résumons notre différend. Lahire propose de mettre fin au relativisme en sciences sociales, en élaborant une grande synthèse intégratrice et « véritablement » scientifique. Il déplore les excès du constructivisme, qui aboutissent à une destruction de toute idée de réalité indépendante des points de vue qui l'étudient. Pour notre part, nous assumons le constructivisme, au sens que lui a donné Ian Hacking<sup>66</sup>. Nous estimons que la science se construit dans l'argumentation, dans la mobilisation de machines, d'instruments, des travaux des confrères et consœurs, dans le contrôle mutuel exercé par ceux-ci, et surtout dans le deuil d'une vérité absolue. Mais en science, il y a des argumentaires mieux construits que d'autres, des faits mieux agencés et des projets mieux ficelés. Tout savoir étant produit de façon située<sup>67</sup>, dans un monde en transformation constante, nous considérons, à la suite de Maurice Merleau-Ponty, que la seule façon de dépasser réellement le relativisme, c'est de l'embrasser, de s'enfoncer dans la « chair de l'histoire »<sup>68</sup>, dans l'espoir de trouver une nouvelle trace de l'universel au sein même du particulier<sup>69</sup>. Citant Alain Testard, Bernard Lahire admet d'ailleurs qu'on « *ne peut espérer trouver des lois générales qu'en s'enfonçant dans les particularismes* » (Testard, cité par Lahire, p. 17). Derechef, nous ne connaissons pas de constructivistes qui déclarent effectivement que le monde (ou la réalité) n'existe pas hors de nous, indépendamment des représentations que nous en avons. Ce monde existe. Simplement, prétendre y

65. Simon Susen, « Une réconciliation entre Pierre Bourdieu et Luc Boltanski est-elle possible ? Pour un dialogue entre la sociologie critique et la sociologie pragmatique de la critique », in Frère Bruno (dir.), *Le tournant de la théorie critique*, Paris, Desclée de Brouwer, 2015, p. 151-186 ; Bruno Frère et Jean-Louis Laville, *La fabrique de l'émancipation. Repenser la critique du capitalisme à partir des expériences démocratiques, écologiques et solidaires*, Paris, Seuil, 2022.
66. Ian Hacking, *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi*, Paris, La Découverte, 2008. A ce sujet, voir notamment : Alexandre Jaunait, Michal Raz and Eva Rodriguez, « La biologisation de quoi ? », *Genre, sexualité & société* [Online], 12 | Automne 2014.
67. Sandra Harding, *Whose Science? Whose Knowledge? Thinking from Women's Lives*, New York, Cornell University, 1991.
68. Merleau-Ponty, Maurice, *Singes*, Paris, Gallimard, 2001, p. 36.
69. Maurice Merleau-Ponty, *Les aventures de la dialectique*, Paris, Gallimard, 1955, p. 43-44.

avoir accès « en soi », sans points de vue situés, nous semble une vue de l'esprit qui relève moins de la démarche scientifique que de la théologie ou, en tout cas, de la métaphysique. En revanche, prétendre que les regards scientifiques donnent un accès au réel, certes médié par nos méthodes et nos instruments, mais plus fiable, plus heuristique et à terme plus universel, voilà une certitude qui nous rapproche peut-être de Lahire.

Enfin, nous ne nous voyons pas conclure sans mentionner les indéniables mérites de ce livre érudit, qui donne à penser à chaque page, qui est passionnant dans la plupart de ses développements, en particulier dans la comparaison entre l'espèce humaine et d'autres espèces animales, qui fait preuve d'une rare générosité à l'égard des lecteurs et lectrices (que l'auteur entraîne dans un marathon mais en leur tenant la main tout du long) et à l'égard de ses interlocuteurs et interlocutrices (avant de critiquer un auteur ou une autrice, Lahire commence souvent par exposer ses vues avec rigueur et pédagogie). Pour cela, il constitue incontestablement une contribution inédite à la connaissance des sociétés humaines, sinon de leurs structures fondamentales.